

JEAN-MARIE DUNOYER

LA
BICYCLETTE

roman

nrf

GALLIMARD

LA BICYCLETTE

JEAN-MARIE DUNOYER

LA
BICYCLETTE

roman

nrf

GALLIMARD

Huitième édition

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1945.*

ILS parlaient de Paul Monnot et de sa bicyclette. A ce mot de bicyclette, Louise repoussa son assiette de soupe si brusquement qu'elle faillit la renverser. Tout tournait autour d'elle, les figures de son père, de sa mère, de ses frères, du valet. Elle ne voyait plus qu'une seule tête qui l'entourait avec des dizaines d'yeux, de nez et de bouches. Tout le monde devait la regarder, la juger, la déshabiller. Se sentant rougir comme une tomate elle se leva plus brusquement encore et courut vers le fourneau.

Sa chaise bascula dangereusement, hésita une longue seconde entre la chute et le retour à l'ordre et retomba sur ses quatre pieds.

Dehors c'était le silence, le chaud silence de midi. Les volets et la porte de la maison étaient clos. Du dedans c'est à peine si on entendait par intermittence grincer la poulie du puits voisin et crier la voix de paon de Dhâ, l'idiot, qui passait son temps à transporter des seaux d'eau du puits à la ferme des Monnot. Dès que Dhâ se taisait, dès que le seau était remonté et avait atterri sur la margelle, le silence de midi enveloppait de nouveau toute la campagne et la maison où les Léonard s'étaient barricadés contre la chaleur.

Le père de Louise n'avait rien remarqué. Il

mangeait sa soupe sans gros appétit, épongeant sans arrêt son front dégarni où la sueur ruisselait. Ecrasée par son énorme poitrine, Mme Léonard s'éventait avec sa serviette. Elle s'arrêta tout à coup et à bout de souffle demanda à sa fille :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Louise, qui tournait le dos, haussa les épaules. Rien, il ne lui était rien arrivé, elle avait eu peur que les pommes de terre ne brûlent parce qu'elles commençaient à s'attacher à la poêle, voilà tout.

La mère recommença à s'éventer. De temps en temps elle donnait de grands coups de serviette sur le fromage noir de mouches. Les mouches s'envolaient bruyamment, tournoyaient au plafond puis revenaient s'abattre sur le fromage.

Dhâ devait avoir terminé encore un voyage. Ça grinçait et le seau résonnait en se cognant à l'intérieur du puits. « Je veux pas, je veux pas. » Dhâ criait, criait toujours. Il était sûrement le seul à être dehors à cette heure où même les longues feuilles pointues des roseaux ne bougeaient pas.

Les oreilles basses, le chien furetait autour de la table. Les deux frères de Louise continuaient de parler de Paul Monnot et de sa bicyclette avec Antonin, le valet. Ils n'avaient tous les trois pas apporté beaucoup d'attention à Louise parce que ce n'était pas d'elle qu'il s'agissait. C'était une vieille histoire bête comme tout qu'on avait coutume de raconter sur le Paul, comme on disait. Ils parlaient entre eux, excluant de la conversation leur sœur et leurs parents, comme d'habitude.

Le père ne les écoutait même pas. Pour lui c'était une histoire idiote et les enfants avaient l'excuse d'être jeunes. Ils avaient même du cou-

rage à tant parler par cette chaleur, les manches retroussées, la chemise complètement ouverte sur leur peau cuite au soleil.

« Oh ! Paul, comme tu as une belle bicyclette ! » auraient-ils dit au Paul et le Paul, beau et bête comme un dindon, aurait répondu tout fier : « Hein, qu'elle est belle, ma bicyclette ! » Ils avaient l'air de répéter une leçon, ou plutôt de débiter des litanies à la gloire de la bicyclette de Paul, l'un énonçant ses vertus et qualités, les autres les reprenant en chœur. Il s'agissait de décomposer les éléments dont l'ensemble constituait la beauté d'une telle bicyclette. D'abord elle était neuve, toute neuve. Ensuite elle était d'une marque réputée, qui avait triomphé en mainte épreuve sur piste ou sur route. Son guidon était anglais, ses garde-boue en aluminium. Les ressorts de la selle la rendaient douce comme un fauteuil. Ses jantes nickelées étaient équipées de pneus ballons, dits « superconforts ». Pièce par pièce, toute la bicyclette y passait, le carter à bain d'huile, les freins si puissants que si vous les bloquiez trop vite, vous passiez la tête la première par-dessus le guidon, l'éclairage électrique : de vrais phares de moto, les changements de vitesse, le dérailleur et jusqu'au porte-bagages muni d'une double sacoche en toile imperméable.

Louise était revenue s'asseoir. Elle avait posé la poêle de pommes de terre sur la table. Sa figure de rousse, pleine de taches de son, n'était plus aussi ardente. Elle ouvrit la bouche, dit :

— Mais... et s'interrompit aussitôt, se mordant les lèvres.

Son père avait approché son assiette de la poêle et commençait à tirer des pommes de terre. Ses

frères, qui s'appelaient Eugène et Léandre, parlaient toujours avec Antonin de la belle bicyclette neuve du Paul, et c'était une bicyclette de femme.

Une bicyclette de femme ! C'est ce qui les fit éclater de rire tous les trois en même temps. Alors Louise ouvrit la bouche et ce fut plus fort qu'elle :

— Penses-tu ! Je l'ai rencontré ce matin, le Paul, il avait un vélo d'homme. Il n'a jamais eu une bicyclette de femme.

Jamais elle n'aurait cru provoquer avec si peu de malice une telle explosion de rires. Les garçons étaient courbés en deux et ils se donnaient de grandes claques sur les cuisses. Ce qu'elle pouvait être gourde, cette pauvre Louise. Mais la pauvre Louise n'y comprenait rien et les regardait, la bouche ouverte, avec des picotements dans les yeux. Le père qui mastiquait sans se presser ses pommes de terre en épongeant son front dégarni, releva la tête. Il grogna tout en mangeant que ça suffisait et qu'ils gardent leur esprit pour ramasser le foin.

— Pour ce qu'il y en aura cette année, du foin !

Non sans mal, Eugène, Léandre et Antonin s'étaient calmés. Ils n'arrivaient pas à avaler leurs pommes de terre et pouffaient encore de temps en temps en se lançant des coups de coude. Les pommes de terre mangées, ils se coupèrent chacun un morceau de pain et de fromage, burent d'un trait leur verre de vin et sortirent dans la cour.

Lorsque la porte s'ouvrit le choc brutal du grand rectangle de lumière blanche frappa les yeux habitués à la pénombre de la cuisine et

Mme Léonard se fit vivement un abat-jour de sa main, mais elle n'eut pas le temps de gémir. Déjà Antonin avait refermé la porte et l'éclat du soleil réverbéré par toutes les murailles de la cour disparut, laissant la pièce dans une obscurité totale. La porte avait claqué et on les entendait rire dehors tous les trois, qui mangeaient leur pain et leur fromage.

Louise était revenue vers le fourneau. Elle baissa la porte du four, d'où elle retira un carré de porc. Sa figure écarlate traversa un rais de soleil qui avait réussi à s'introduire entre les persiennes mal jointes et Mme Léonard, cessant un moment de s'éventer avec sa serviette, eut un petit sursaut :

— Ne t'approche pas tant du feu, tu es rouge comme un coq.

Louise tremblait en posant le plat. Elle les entendait rire dehors, ils devaient même se forcer un peu et elle n'arrêtait pas de trembler. Elle finit par dire :

— Ils n'ont pas très faim.

Son père se servait. Il dit :

— Et ils t'ont attrapée. Ne fais pas attention à eux, des galopins qui ne pensent qu'à rire et à faire les fous. C'est de leur âge.

Il mangea. Il s'arrêta encore, s'épongeant le front de son mouchoir et se remit à parler, comme s'il parlait pour lui tout seul. Il n'était pas trop content de ses garçons et du domestique. Qu'on ait du foin ou pas de foin, des pommes de terre ou pas de pommes de terre, ils s'en foutaient, pourvu qu'ils rient et fassent les fous.

Louise baissait les yeux. Elle mangeait sa

viande du bout des lèvres. Sa mère reprit ses lamentations : on ne pouvait nier qu'elle y prenait du plaisir. C'était sûr et certain, une sécheresse comme celle-là, on n'en avait jamais vu, jamais, même l'année où le bétail n'avait vécu que de paille et dévorait sa litière. Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous faire ?

M. Léonard ne l'écoutait plus. Il avait fini par jeter un os au chien qui depuis un moment lui grattait le genou de sa patte. Louise excédée brouillait un croûton de pain. Depuis plus de trois mois elle devait écouter la même rengaine. Elle pourrait changer un peu, sa mère. C'était comme Dhâ avec son sempiternel cri : « Je veux pas, je veux pas. » Qu'est-ce qu'il ne voulait pas ? Tirer de l'eau, charrier de l'eau à longueur de journée ? Mais il ne faisait que tirer et charrier de l'eau en criant : « Je veux pas. » Voilà justement que le cri de paon de l'idiot déchirait encore une fois le silence. Comme un écho on entendait les trois garnements lui répondre en hurlant à tue-tête : « Vieux gaga ! »

M. Léonard avait achevé son fromage. Il en jeta la croûte au chien qui n'en finissait pas de tourner autour de la table et qui s'arrêtait avec insistance près de la chaise de Louise. Il s'essuya la bouche, épongea encore son front dégarni, se leva. Louise le regarda d'un œil craintif :

— Vous allez vous reposer ?

M. Léonard rajusta ses bretelles. Il allait s'étendre. Pour ce qu'il y aurait de foin à rentrer on n'aurait pas besoin de beaucoup de voitures.

Quand Louise sortit, ses frères et Antonin n'étaient plus dans la cour. Où étaient-ils ? Réfugiés quelque part dans la grange à moins qu'ils

ne soient allés se coucher à l'ombre d'une haie, en grillant une cigarette.

Elle resta un moment immobile, les paupières clignotantes, dans le soleil réverbéré par toutes les murailles des bâtiments de la ferme.

Là-bas, derrière les massifs de noisetiers cultivés, on entendait grincer la poulie du puits des Monnot, où Dhâ qui ne criait plus tirait toujours de l'eau. Il devait en falloir, de l'eau, pour irriguer le potager des Monnot, le plus important potager d'un pays qui ignorait jusqu'au nom de maraîcher. Louise était sans chapeau et le soleil commençait à lui taper sur le crâne. Elle se dirigeait à pas lents vers la grange. Il y faisait peut-être plus chaud qu'au dehors. Le foin fermentait et des bouffées d'air chaud vous suffoquaient dès que vous entriez. On sentait qu'au-dessus des tas de foin, sous les ardoises, c'était absolument intenable. Dans un coin il y avait la belle bicyclette de Louise, celle que son père lui avait achetée au printemps dernier et qu'elle entretenait et frottait avec un soin jaloux, sa magnifique bicyclette étincelante dans la demi-obscurité de la grange.

Quand on disait printemps c'était pour prendre date. Il n'y avait pas eu de printemps cette année-là, les gelées tardives avaient brûlé toutes les fleurs des arbres fruitiers, tout de suite après il s'était mis à faire chaud et sec et, la première, Louise avait bien été étonnée de la générosité de son père. M. Léonard avait pourtant pressenti, et il ne le cachait à personne, que les affaires n'iraient pas toutes seules.

Le mois de mai tirait à sa fin quand elle était allée la chercher en ville chez le marchand de

bicyclettes. Le choix avait été vite fait parce qu'on avait passé une commande. Pendant qu'un employé sortait la machine de son cadre de bois et la démaillotait de ses longues bandes de papier, Louise avait collé son nez à la vitrine. Il y avait beaucoup d'animation dans la rue. Une fille passait au bras de son amoureux qui était grand et brun ; elle avait l'air heureuse et levait tout le temps la tête vers lui, en souriant. Elle avait de la chance, cette fille, mais Louise aussi, puisqu'elle avait enfin sa bicyclette. On ne peut pas tout avoir en même temps et il ne faut pas se montrer trop difficile. La fille n'avait peut-être pas de bicyclette et dans ce cas une bicyclette aurait sûrement fait son bonheur. Puis on était revenu à pied, tout doucement. En route, M. Léonard grognait sous sa moustache. Il avait sauté un talus, arraché une tige de blé en herbe qu'il avait mesurée ; la tige atteignait à peine la longueur de sa main, en fin mai ! C'était une pitié et le foin n'était pas plus beau. Louise éclatait d'impatience, obligée de suivre son père qui marchait au pas tandis que sa machine neuve n'avait pas encore été essayée.

Le foin n'était pas plus beau. Les premières bûches avaient monté comme de l'oseille sauvage, mais elles étaient clairsemées et le chaume apparaissait dessous. Entre les bûches il y avait des quantités de petites fleurs blanches à cœur jaune. Louise faillit lâcher le guidon de sa belle bicyclette neuve. Elle s'écria :

— Oh ! les jolies pâquerettes !

M. Léonard se mit à rire.

— Des pâquerettes fin mai ? Il n'y en aurait pas tant.

Louise avait déjà couché sa bicyclette sur le ta-

lus et, écrasant le maigre fourrage, elle cueillait un bouquet des prétendues pâquerettes. Debout dans le fossé, elle les mit sous le nez de son père qui ne riait plus. C'étaient des marguerites, des vraies marguerites, ses prétendues pâquerettes, des marguerites dont la plus grosse n'était pas plus large qu'une pâquerette. Si ce n'était pas malheureux, cette saison où il ne poussait que des nains.

Du blé nain, de la luzerne naine, des fleurs naines : il n'y avait que le foin qui se hâtait de monter en graine, dur et cassant comme du bois.

Tandis que son père continuait son chemin et inspectait les cultures à droite et à gauche, Louise restait en arrière, serrant son bouquet contre elle. Ensuite elle avait tiré une marguerite du bouquet et s'était mise à l'effeuiller consciencieusement, marmottant des mots à voix basse.

Sans se retourner, son père dit :

— Qu'est-ce que tu fais, Louise ? Dépêche-toi.

Louise achevait de plumer sa marguerite quand M. Léonard tourna la tête. Toutes les fleurs du bouquet s'éparpillèrent par terre, sauf celle qui n'était plus qu'un bouton jaune et qu'elle avait écrasée sur le guidon de sa bicyclette.

Louise était perdue en contemplation devant sa bicyclette qui étincelait dans l'ombre. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle restait là sans bouger lorsqu'elle devina tout à coup que quelqu'un d'autre était derrière elle. Elle se retourna vivement et de nouveau, comme tout à l'heure pendant le repas, de larges plaques de rougeur lui brûlèrent la figure. Antonin la regardait sans rien dire, avec un drôle de petit sourire au coin de la bouche.

Le drôle de petit sourire fondit très vite sous

l'œil de Louise qui voulut d'abord remettre en place le valet d'un mot sec mais qui se trouva déroutée quand elle s'aperçut qu'Antonin n'avait au fond pas l'air de vouloir s'amuser.

Elle demeura un moment immobile et muette devant un Antonin tout autant immobile et muet. Il tenait à la main une cigarette allumée. Un petit ruban de fumée bleue se déroulait précautionneusement et se sauvait par la fente de la porte, comme aspiré par l'extérieur.

A la fin Louise vit la cigarette. Elle bondit :
— Vous n'êtes pas fou ? Vous allez mettre le feu partout.

Antonin répondit :

— Il n'y a pas de danger. Je fais attention, moi.

Après un silence prolongé Louise reprit :

— Le foin est si sec...

Pour être sec, il était sec, le foin, et, celui qu'on avait coupé ce matin, on n'avait pas eu besoin d'attendre pour rentrer. On n'avait même pas besoin d'attendre pour le retourner. C'était à se demander pourquoi le soleil ne l'avait déjà pas fait flamber comme de l'amadou.

Louise ne l'écoutait plus et pensait manifestement à autre chose. Tout en parlant, Antonin continuait à la détailler comme jamais il n'aurait osé le faire quand Eugène et Léandre étaient là. Soudain, elle cria. Un gros rat venait de courir le long d'une poutre puis avait plongé dans un trou creusé dans le foin, et, comme Antonin avait remis avec sa cigarette son drôle de petit sourire au coin de sa bouche, elle sortit.

II

ON s'en souviendrait longtemps, de cette année-là. La sécheresse, il y avait plus de trois mois qu'elle durait et ils avaient beau consulter l'almanach pour les changements de lune et secouer les vieux pour qu'ils se décident à sentir leurs rhumatismes et martyriser le baromètre pour essayer de le faire descendre, le curé avait beau multiplier les prières pour la pluie, il n'y avait pas grand espoir.

Le ciel restait bleu en dépit de tout, d'un bleu qui de jour en jour se fonçait davantage. La fameuse procession du mois dernier n'avait pas amené le moindre bout de nuage dans ce firmament où l'air chaud semblait vibrer comme des ailes de moucherons. Le curé avait mis ses plus beaux atours, sa chape dorée avec une espèce de soleil au milieu du dos et, précédé du bedeau ayant à chaque main une clochette qu'il agitait l'une après l'autre, suivi des Enfants de Marie en voile blanc et en ruban bleu avec leur bannière, des élèves de l'école libre, de pas mal d'hommes et de toutes les femmes de la paroisse, il avait parcouru le territoire de la commune en long et en large sans négliger le moindre chemin vicinal. On était allé jusqu'à la rivière, on était revenu

par les vignes qui, avec leurs pousses d'un vert tendre, tenaient encore le coup, on avait passé par l'allée des pommiers aux fleurs brûlées et on était enfin rentré dans l'église fraîche comme une cave. Toutes les femmes répondaient ensemble aux *Pater* et aux *Ave* du rosaire que récitait le curé. On s'était ensuite dispersé plein d'espoir et le lendemain et le surlendemain on avait dès le réveil mis le nez à la fenêtre et regardé à tous les horizons. La fatigue et les suées de la procession, les *Pater* et les *Ave* du rosaire égrené plusieurs fois n'avaient pas eu le succès escompté. Le ciel au contraire n'avait jamais été aussi bleu ni la chaleur aussi forte.

Chez les Léonard, chez les Monnot, chez tous les autres on ne parlait plus d'autre chose et ces interminables lamentations, qui ne servaient d'ailleurs à rien du tout, faisaient fuir les jeunes qu'elles finissaient par exaspérer. Ils montaient sur leurs bicyclettes et allaient se baigner dans un endroit de la rivière presque à sec où une espèce de vasque qu'on appelait gouille conservait un semblant d'eau.

Le peu de foin coupé avait été rentré et ce manque d'ouvrage leur procurait des espèces de vacances, de longues heures de congé qu'il valait mieux passer au frais.

Ils ne savaient pas que Louise était partie avant eux dans la même direction. Elle avait pris sa belle bicyclette neuve qu'elle avait poussée sous les branches si basses et si serrées qu'il aurait été tout à fait impossible d'apercevoir quelque chose à travers. Il faisait si chaud qu'elle était venue sans sa robe, n'ayant passé qu'une blouse par-dessus sa combinaison. Elle était si bien cachée



EXTRAIT DU CATALOGUE

EUGÈNE DABIT

| | |
|--------------------------------------|-------------------|
| Les Maîtres de la Peinture Espagnole | |
| Petit Louis | Villa Oasis |
| Faubourgs de Paris | Un Mort tout neuf |
| L'Île | La Zone verte |
| Train de Vies | Le Mal de Vivre |
| Journal Intime | |

PIERRE MAC ORLAN

| | |
|-----------------------------------|-------------------------|
| Les 7 péchés capitaux (la luxure) | |
| Le Nègre Léonard | La Vénus Internationale |
| et Maître Jean Mullin | La Cavalière Elsa |
| Le Chant de l'Équipage | Le Quai des Brumes |
| Quartier Réservé | Le Camp Domineau |
| Le Printemps | La Bandéra |
| Malice | Villes |
| A Bord de l'Étoile Matutine | |
| Masques sur Mesure | |

JEAN PRÉVOST

97 7

| | |
|-------------------------|-------------------------|
| L'Amateur de Poèmes | |
| Plaisir des Sports | Merlin |
| Dix-huitième Année | Les Frères Bouquinquant |
| Les Épicuriens français | Le Sel sur la Plaie |
| Lucie-Paulette | La Chasse du Matin |
| Nous marchons | Rachel |
| sur la Mer | Usonie |
| La Terre est aux Hommes | |